

LIRE LACAN : UN ATELIER INFINI¹

Notre actuel rapport à Lacan n'est pas sans relever d'une dimension clinique, au sens le plus banal, et d'ailleurs étymologique de ce terme.

Il s'accompagne de symptômes qui font signe vers un malaise qui semble autant celui des psychanalystes, dans leur singularité, que de l'état présent du monde dans lequel nous nous trouvons.

La présence de Lacan, ses élaborations théoriques, les formes de sa pratique, son style, ont déjà de son vivant, suscité de vives et nombreuses réactions qui toutes déclinaient l'amour voire l'adoration, tout autant que la férocité haineuse.

Depuis sa fondation, en 1982, le Cercle Freudien trouve son orientation dans la découverte freudienne, y compris comme l'énonce l'article 2 de nos statuts, « *dans son avancée lacanienne* », avancée indissociable du souci de « *maintenir à son plus haut niveau l'exigence analytique.* »

Il ne me semble pas qu'à aucun moment nous soyons tombés dans l'idolâtrie de Lacan, ni dans des diktats terroristes interdisant de mettre au travail des questions surgies d'un autre champ, ou d'autres textes de psychanalystes (Bion, Winnicott, Ferenczi, par exemple).

J'y vois, pour ma part, les effets heureux de cet « *hétérogène* » dont la visée, précieuse, est indissociable de toute l'histoire du Cercle Freudien.

Où en sommes-nous, plus de 30 ans après ?

Je dois dire ma surprise d'avoir entendu lors de notre dernière Assemblée Générale, une mise en accusation de Lacan qui m'a fait souhaiter vous faire entendre aujourd'hui un autre son de cloche. Non pas dans l'esprit d'une vaine polémique, mais plutôt pour tâcher d'ouvrir les questions auquel ce quasi procès fait à Lacan nous oblige.

« *Bac plus 32* »

« *Bac plus 32* », tel serait le niveau d'études requis pour espérer comprendre Lacan. Autant dire que les difficultés des textes et séminaires de Lacan, pensées comme quasi insurmontables par l'auteure de ce propos, auraient pour conséquence de nous transformer en d'éternels étudiants ne parvenant jamais à s'en sortir.

Conséquence inévitable, le danger serait grand de voir la psychanalyse, je cite, « *devenir une langue morte* », et les psychanalystes être condamnés à « *se retrouver de plus en plus coupés du champ social* ». Sauf à mener à bien l'entreprise « *d'une réécriture de Lacan* ».

¹ Ce texte reprend et prolonge l'exposé oral présenté au Cercle Freudien, le samedi 12 mars, lors de la journée consacrée à Lacan « Pas sans Lacan...mais encore... ».

Lassitude, découragement, viennent aussi, à l'occasion - et pas seulement dans notre association - se faire entendre, devant la somme des publications qui se présentent à chaque fois comme le dernier commentaire éclairé et décisif de tel ou tel des écrits laissés par Lacan.

Des réactions plus violentes de rejet peuvent aussi surgir, comme s'il fallait désormais brûler ce que l'on avait auparavant encensé, comme s'il fallait jeter l'enfant avec l'eau du bain.

Certes, il n'est guère stimulant d'être confronté à des manifestations de singerie de Lacan, dans la pratique des séances, ou dans la reprise simplifiée de ses énoncés, réduits trop souvent à de simples formules passe-partout, comparables à ces pièces de monnaie évoquées par Mallarmé, et qui, en silence, passent de main en main.²

Métaphore on ne peut plus claire pour faire signe vers cette usure, cet effacement de la parole, imposé sous des formes de plus en plus violentes, par les impératifs de la communication à tout crin.

S'il y a une crise, voire un déclin de la psychanalyse, comme on l'entend dire, (mais c'est à interroger plus avant), il convient, selon moi, de l'imputer non pas à l'inflexion donnée par Lacan à la psychanalyse, mais, entre autre, bien plutôt à la difficulté de certains « lacaniens » à ne pas sombrer dans un mimétisme, en effet lassant et insupportable, d'autant qu'il est l'une des formes que prend la peur, ou pire, le refus de la pensée.

L'effacement du plus vif.

Le procès fait à Lacan, à la difficulté de ses élaborations, à son style, oblige à se demander si nous ne serions pas, bien au delà de ces reproches et à notre insu, engagés dans un processus d'effacement de ce qu'il nous transmis.

Un effacement de Lacan où, d'une certaine façon, se jouerait une forme de retour à la psychanalyse d'avant, et sans doute par là, une volonté de retour dans le sein de la grande et puissante I.P.A., dont bien des analystes n'ont pas du tout fait le deuil, en ces temps d'amour inconsidéré des grands rassemblements.

L'effacement, comme Michel Foucault l'a si fortement montré, opère toujours à bas bruit, d'une façon tellement imperceptible qu'on ne peut immédiatement se représenter les modalités de sa mise en oeuvre. C'est seulement, lorsque déjà se sont installés ses effets irréversibles de disparition, que ce processus d'effacement commence à se laisser percevoir, et dans le meilleur des cas, à se laisser interroger.

Difficile, en ce point, de ne pas penser aux réflexions faites par Gérard Wajcman, dans son livre *L'objet du siècle*, sur ce monument à la mémoire, de Jochen Gerz, intitulée *Le Monument contre le fascisme*.

Cette colonne de 12 mètres de haut, chargée d'inscriptions, était d'emblée destinée par lui à s'enfoncer graduellement, jusqu'à devenir finalement une simple dalle affleurant juste à la surface du sol.

²1.J. Lacan dans un article des *Ecrits* qui reste fondamental, *Fonction et champ de la parole et du langage*, reprend et commente ces remarques faites par S. Mallarmé dans *l'Avant-dire au « Traité du verbe » de René Ghil. Ecrits*, Editions du Seuil, p. 251.

Ce monument de Hambourg, tout comme celui contre le racisme de Sarrebruck, et aussi *Le Monument vivant de Biron*, J. Gerz les destinait à faire trace de ces transformations invisibles et insensibles qui s'opèrent à notre insu.³

Bien sûr, refuser de joindre sa voix aux mises en accusation de Lacan, ne revient pas à vouloir lui ériger une statue, afin de célébrer et éterniser sa personne, et encore moins à fétichiser ses paroles et écrits.

L'enjeu est ailleurs. Il concerne la pensée et la pratique de la psychanalyse, aujourd'hui et dans l'avenir.

Laisser insensiblement tomber dans l'oubli les bouleversements, pourtant décisifs, qui ont accompagné les questionnements et les révoltes institutionnelles de Lacan, ne serait-ce pas revenir à cette psychanalyse d'avant, celle qui s'éloignait, et nous éloignait, de plus en plus du vif de la découverte freudienne ?

L'entropie du discours universitaire.

C'est un paradoxe, mais ce processus d'effacement progressif, n'est pas séparable d'un désir de savoir, qui échoue à se donner une forme non universitaire.

Après Freud, Lacan, lui aussi, est devenu l'objet d'une *science*. Une science plus orientée vers la formalisation de contenus assertifs, qu'ouverte à l'élan du questionnement.⁴

Une science lacanienne qui s'enseigne non seulement à l'Université, mais aussi dans bien des associations se réclamant de la psychanalyse.

Mais faire passer la *parole* de Lacan à la moulinette du discours universitaire, c'est à dire aussi à la moulinette de la catégorisation, ne peut que nous faire perdre le sel de son propos.

Et c'est un comble.

Car Lacan n'a eu de cesse de distinguer la psychanalyse, des leçons apprises à l'Université, dans le souci d'ouvrir à la transmission de l'analyse des voies... psychanalytiques.

Voici, à titre d'exemple, les propos qu'il adressait en 1971, à ses auditeurs japonais, lors d'une conférence à Tokyo :

« C'est ça qui fait l'intérêt de la psychanalyse, c'est ce qui permet que se fasse autour cette accumulation de nuages qu'on appelle les sciences humaines. Je veux bien que la psychanalyse ait quelque chose à faire avec les sciences humaines à une seule condition, c'est que les sciences humaines disparaissent, qu'on s'aperçoive que la psychanalyse n'est là que le fil, le pic, qui permet à cette accumulation d'avoir un semblant d'existence. Mais dès que quelque chose fonctionne en son centre, il ne peut plus rien rester de ce qui s'appelle actuellement Sciences Humaines.

*Maintenant, il faut que la psychanalyse survive, c'est un grave problème. »*⁵

Jean Clavreul, dans *L'Ordre médical*⁶, reprenant les développements du Séminaire *L'Envers de la psychanalyse* sur les quatre discours, insiste sur l'articulation du discours universitaire et du discours du maître, dont il est la prolongation obligée.⁷

2. Gérard Wajcman. *L'objet du siècle*, Editions Verdier. Voir tout spécialement les pages 191 et suivantes.

⁴ Comme a pu le rappeler Octave Mannoni, la parole de Lacan faisait naître chez ses auditeurs une anxiété profonde. N'est-ce pas là chercher à se préserver de son entame ?

⁵ *Discours de Tokyo* du 21 Avril 1971. Inédit

Attentif au discours médical (qui est le plus proche du discours du maître), Clavreul met à juste titre l'accent sur les impasses de cette forme universitaire du savoir.

Ensuite, dans une entropie inévitable, le tranchant des énonciations premières se perd davantage encore, donnant lieu à des corpus de savoir, disponibles pour être capitalisés, et mis au « *service des biens* »⁸ comme le montre si vivement le Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*.

Peut-on, et comment, résister à ce fatal engrenage?

Ce n'est pas en voulant « *réécrire Lacan* », et encore moins le « *réinventer* » que nous aurons la moindre chance d'y parvenir.

Serait-il supportable de penser réécrire Paul Celan ou Antonin Artaud ? Sans parler de Joyce, Mallarmé, ou Gongora...

Un tel projet revient à effacer, et même dénier *l'événement textuel* qu'est l'écriture de Lacan.

Cet événement textuel, c'est une écriture, et un style sur lequel nous reviendrons, qui se propose comme « *pas-à-lire* », dans un espace où il s'agit « *de trébucher sur l'arbitraire* » pour s'acheminer vers ce « *non arbitraire de l'arbitraire en quoi consiste le savoir des poètes* », ces poètes qui ne *savent* pas, et heureusement, ce qu'ils font.

Ce sont là les propos de Shoshana Felman, dans le remarquable article qu'elle donnait, en 1974, au numéro spécial que la revue *L'Arc* a consacré à Lacan.⁹

Après avoir montré comment l'écriture, en effet fort difficile à lire, de Lacan se rapproche beaucoup de celle de Mallarmé, elle termine en ces termes :

« *L'écriture de Lacan nous ébranle précisément parce qu'elle est consumée par « un feu » qui n'est pas localisable par un discours du Sens. Lire Lacan, c'est se soumettre à un véritable Pèse-Nerfs, s'exposer à un aveuglement qui nous travaille et nous pense, sans même que, nécessairement, nous en épuisions la compréhension* ».

Bien des séances des différents séminaires peuvent aussi prendre la valeur d'avoir fait, pour ceux qui l'écoutaient, mais aussi pour Lacan lui-même, événement.

Entendons par là ce qui advient avec une singularité et une importance marquantes, susceptible de faire rupture par ce qui surgit d'inédit, d'imprévisible, de bouleversant.

Qu'une séance de psychanalyse puisse, en ce sens, *faire événement* pour l'analysant, n'est-ce pas exactement ce que vise à rendre possible le dispositif de la cure?

Lacan ne disait-il pas, d'ailleurs, que c'est comme *analysant* qu'il faisait son séminaire?

Nous n'en tenons pas assez compte.

Si nous y parvenions davantage, nous serions délivrés du risque d'entrer dans une attitude de soumission quasi religieuse à ce qu'il a dit ou écrit, nous ne ferions plus de lui l'auteur d'un discours, voire d'un système sans faille. En d'autres termes nous pourrions entrer dans l'espace d'une *libre lecture*.

⁶ Jean Clavreul, *L'ordre médical*, Editions du Seuil. Ch11 : *Discours médical et discours psychanalytique*. p. 159 et suivantes.

⁷ On peut lire dans *Radiophonie*, « *Le discours universitaire, c'est le discours du maître, mais renforcé d'obscurantisme.* » Lacan, *Autres Ecrits*, p. 403.

⁸ J. Lacan, *Séminaire VII : L'Éthique de la psychanalyse*, p.257 à 281 tout spécialement.

⁹ *L'Arc* N° 58, p. 40 à 48.

L'aventure d'une lecture libérée.

La libre lecture serait celle qui, s'avancant dans l'espace du non-savoir¹⁰, renoncerait d'emblée au point de vue surplombant et totalisant, et se ferait aventure à la rencontre d'une pensée, sans souci de l'ordre historique du développement d'un système, se laissant guider par un flair plus sûr que celui de nos catégories.¹¹

Dans le *Discours de Tokyo*, Lacan nous propose une métaphore inhabituelle, susceptible de nous guider dans cette recherche d'une autre façon de lire.

« Pour prendre des métaphores, chacun de ces écrits semble comme les petits rochers que l'on voit dans les jardins Zen. ça représente ça. Moi, j'ai ratissé autour et puis il s'est trouvé que ce quelque chose se présentait comme un rocher ».

Ratisser autour ! C'est une voie originale pour parvenir à réformer nos entendements trop vite fascinés et commémoratifs, puis oubliés.

Dans la même veine, Octave Mannoni, dans un texte d'hommage à Lacan, insiste sur la nécessité de ne pas oublier la part constante d'improvisation des séminaires.

De façon très juste, me semble-t-il, il compare Lacan à « un artiste qui, travaillant toujours la même œuvre, en tire des « états » successifs, élaborant et approfondissant sans cesse une même question (...)

*Il improvise très librement, avec beaucoup de bonheur, dans les deux sens qu'on peut donner à cette expression. Il expose non pas exactement une recherche – il n'aime pas ce mot – mais les interrogations, les tentatives de réponse, les retouches et les trouvailles grâce auxquelles se précise prudemment, et quelquefois hardiment, une théorie ».*¹²

Avec Lacan nous ne sommes pas en présence d'un bloc monolithique où un chapitre conduirait au suivant, dans une progression à respecter.

C'est un train que l'on peut prendre en marche, lance avec facétie O. Mannoni, faisant par là écho au bouleversement (voulu par l'auteur) de la chronologie des textes recueillis dans les *Ecrits*, mais aussi à cette note ironique de Lacan pour l'Annuaire des Hautes Etudes : « Où a-t-on vu, comme en mathématiques, que chaque chapitre renvoie au suivant ? »¹³

Les premiers séminaires, si décisifs pour la clinique, ne sont pas dépassés, et encore moins invalidés, par les derniers. Et rappelons-nous l'introduction du *Temps logique* : l'après peut faire antichambre pour que l'avant puisse prendre rang !

Par sa manière d'écrire Lacan, proche en cela aussi des poètes, nous ouvre la possibilité de « vingt et cent lectures différentes », comme il le disait de son poinçon.

Il s'agit pour chacun de parvenir à trouver sa propre voie, en abandonnant la frayeur paralysante de ne pas comprendre.

Alors pourquoi ne pas aller jusqu'à se donner le droit, par exemple, de pratiquer avec les textes de Lacan, ce que les latinistes ont appelé les sorts virgiliens?

¹⁰ Le non-savoir n'est pas comme Lacan le précise souvent, une crasse ignorance, mais la mise en abîme de ce que l'on sait. « Ce que le psychanalyste doit savoir : ignorer ce qu'il sait » peut-on lire dans l'article des *Ecrits*, *Variante de la cure-type*. P. 349.

¹¹ « Qu'un flair plus sûr que toutes vos catégories vous guide dans la course où je vous provoque », écrivait Lacan dans son article « La chose freudienne ». *Ecrits*, p. 401.

¹² *Esquisses psychanalytiques* N° 15 Printemps 1991, *La question fondamentale*, p.142.

¹³ *Esquisses psychanalytiques*, note p. 142.

Ouvrir au hasard, comme avec *L'Enéide*, tel séminaire ou article des *Ecrits*, et se laisser porter par cette libre nécessité en jeu dans toute véritable rencontre, attentif à ce qui pourrait alors se tresser avec telle parole de l'analysant que nous venons de quitter, ou tel souvenir qui, soudain, s'impose à nous ? Attentif aussi à ce qui, du fait de lire tel ou tel passage, se trouve pour nous subjectivement déplacé.

Ecrire un monde éclaté.

Les difficultés ne s'en trouvent pas pour autant levées.
Car lire Lacan, on ne peut le nier, peut nous mettre à rude épreuve, et pour des raisons de nature différentes.

La première est aussi la plus ancienne, et tient à l'inconscient lui-même.
Comment trouver une forme d'écriture qui ne soit pas enclose dans l'espace cartésien de la pensée claire et distincte?

Lacan s'est toujours confronté à cette question cruciale. C'est elle qui le conduira vers la poésie, vers le surréalisme, et finalement dans les parages de Joyce.

Une autre difficulté traverse tous ses textes.
Elle résulte de la complexité de la forme moderne (et post-moderne) du monde, aux nouveaux symptômes, aux nouvelles questions qui en surgissent, et qui s'imposent à tout analyste.

Entre le monde de Freud et le nôtre, il y a un changement de paradigme dont les effets se font sentir à tous les niveaux.

Aujourd'hui le langage n'a plus son principal ancrage dans l'homme, mais dans des machines numériques. Notre parole, notre regard, notre place dans le champ politique s'en trouvent profondément bouleversés. Notre corps ne se présente plus à nous de la même façon. Il n'est pas de domaine où nous ne soyons confronté à ce qui excède la sphère du représentable. Et l'effacement en est l'une des modalités.

Cet « objet » recherché par G. Wacjman dans son livre, c'est cela : *le non-représentable*.

Il est, à ses yeux, le représentant symbolique de tout le siècle.

C'est un objet d'une nature singulière et paradoxale, puisque de lui aucun souvenir n'est possible, dans une insistance qui, cependant, ne permet aucunement qu'il soit oublié.

Présent par, et dans son absence même.

« On est prié de regarder l'Absence, *ce serait la phrase gravée au dessus de la porte d'entrée du musée du XX siècle* »¹⁴, écrit-il, un musée de ce « *temps qui a inventé la destruction sans ruine* ».

L'effacement de la trace, le trou de la forclusion par conséquent, pour les sujets d'un monde en lambeaux.

Ce paradoxe extrême de la présence dans l'absence, porté par le numérique, traverse tout le virtuel.

Il impose à l'analyste d'aujourd'hui de nouvelles et très difficiles questions.

¹⁴ G. Wacjman. *L'objet du siècle* p. 220.

Des questions plus lisibles aujourd'hui que du vivant de Lacan. Mais il les avait anticipées et n'avait pas reculé devant leur complexité, d'autant qu'elles concernent au plus près, ces structures *a priori* de toute existence que sont le temps et l'espace.

Temps et espace sans lesquelles nous ne saurions approcher l'inconscient, comme Freud le faisait remarquer dans ses ultimes notations.

Lacan a voulu acheminer ces questions jusqu'à nous. Et il a cherché à le faire dans une écriture qui ne soit pas trop inadéquate à l'Unbewusst, et au temps présent.

Un temps qui n'est plus celui des belles et stables totalités, mais celui de l'éclatement, de la fragmentation, et du foisonnement d'entités mises en réseaux et qui se jouent de nous.

*« Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style ».*¹⁵

Le style de Lacan, justement! C'est une difficulté supplémentaire.

Celui-ci rend plus ardue encore notre lecture, tout particulièrement celle des *Ecrits*, dont bien des articles ont pu être jugés hermétiques.

Lacan n'ignorait pas à quels obstacles se trouvaient confrontés ses lecteurs.

Dès le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, alors qu'il renvoie ses auditeurs à son article *L'instance de la lettre*, il s'en explique.

« Il paraît qu'à certains, c'est, disons, mon style, qui barre l'entrée de cet article.

Je le regrette, je n'y peux rien – mon style est ce qu'il est. Je leur demande à cet endroit de faire un effort. J'ajouterai simplement que quelles que soient les déficiences qui puissent intervenir de mon fait personnel, il y a aussi dans les difficultés de ce style – peut-être peuvent-ils l'entrevoir – quelque chose qui répond à l'objet même dont il s'agit.

Puisqu'il s'agit en effet de parler de façon valable des fonctions créatrices qu'exerce le signifiant sur le signifié, (...) peut-être y a-t-il des nécessités internes de style qui s'imposent.

*(...) un certain style que nous n'hésiterons pas d'appeler par son nom, si ambigu qu'il puisse paraître, à savoir le maniérisme. J'essaierai de vous montrer que non seulement il a derrière lui une grande tradition, mais qu'il a une fonction irremplaçable. »*¹⁶

Le style baroque du désir.

Des années plus tard, le séminaire *Encore*, depuis la couverture qui représente la *Sainte Thérèse* du Bernin, jusqu'à cette séance du 8 mai 73, intitulée *Du Baroque*, la même insistance est mise sur un rapport d'analogie entre l'objet « a » du désir, et le style baroque.

Le style de Lacan ne relève donc jamais d'une coquetterie d'auteur, et pas plus du goût de Lacan pour les statues du Bernin qu'il allait souvent admirer à Rome.

Il s'agit, différence considérable, du mouvement d'une pensée et d'une écriture, aux prises avec les tours et détours de la pulsion, avec aussi cette illisibilité du réel qu'il faut éprouver, comme les surréalistes l'avaient fait depuis longtemps découvrir à Lacan.

¹⁵ J. Lacan. *Ecrits, La psychanalyse et son enseignement*. P.458.

¹⁶ J. Lacan, *Séminaire V : Les formations de l'inconscient*, Editions du Seuil, p.30.

A cela, impossible de parvenir par les voies du classicisme, et encore moins par l'usage de cette langue transparente, appauvrie jusqu'au simplisme parfois, que nous impose le monde de la communication.

Sans doute n'est-il pas inutile, ici, de s'arrêter un instant sur le Baroque¹⁷, souvent méconnu mais dénigré, et objet de réprobation.

Le Baroque passe pour être le domaine de ce qui est inutilement compliqué, bizarre et surchargé. Suspect de manifester un attrait pathologique pour le monstrueux, le difforme, il devient vite le signe de la laideur et du mauvais goût.

Pour sortir de ces clichés, la Décade de Pontigny, en 1931, restée célèbre sous le titre de « *Querelle du Baroque* », constitue un document irremplaçable.

Eugenio d'Ors, figure marquante de ces journées, nous livre, dans son essai *Du Baroque*¹⁸, de précieux éléments pour rompre avec la péjoration habituelle.

Le Baroque, c'est pour lui, une tendance présente à chaque époque, et dans tous les domaines de la création, qui affirme, contre l'immobilité froide du classicisme, le mouvement tumultueux de la vie.

Sous l'égide de Protée, son emblème, le Baroque nous entraîne, avec une « *inconstance blanche et légère* »¹⁹, vers un monde où foisonnent des formes bizarres, étranges, surprenantes, dans une désorganisation de l'espace qui efface les limites, et se prête aux jeux contrastés de lumière et d'ombre.

Nous retrouvons bien des traits du Baroque sous la plume de Lacan: effets de surprise, désarticulation de la phrase, passages fulgurants d'un plan à un autre, ellipses, mots rares, et même entrecroisements de perspectives différentes dans l'interprétation²⁰.

Comme dans les œuvres baroques, nous avons là affaire à une logique qui n'est plus celle de l'identité et de la non contradiction.

Dans son livre, Eugenio d'Ors écrit :

« *Partout où nous trouvons réunies dans un seul geste plusieurs intentions contradictoires, le résultat stylistique appartient à la catégorie du Baroque.*

*L'esprit baroque, (...) ne sait pas ce qu'il veut. Il veut, en même temps le pour et le contre. Il veut, (...) lever le bras et descendre la main. Il s'éloigne et il se rapproche dans la spire... Il bafoue les exigences du principe de contradiction. »*²¹

Une sculpture de la ville de Salamanque en est un exemple emblématique :

« *...tandis que l'avant-bras s'élève comme pour soulever un objet, pour l'arborer, la main, au contraire, s'abaisse comme si elle allait le déposer à terre. Il y a ici un paradoxe musculaire, la coexistence de deux finalités contradictoires dans un même membre, de deux directions opposées dans un même schéma. Mais, si le bras de la figure obéit à une dualité d'intentions, c'est que l'esprit qui le dirige est un esprit en état de rupture intérieure, un esprit brisé qui referme en soi une opposition. »*²²

¹⁷ Le maniérisme, explicitement mis en jeu par Lacan dans le texte cité plus haut est considéré comme la forme première du baroque.

¹⁸ Eugenio d'Ors, *Du Baroque*, 1936, Gallimard, Folio essais.

¹⁹ J. Roussel, *Anthologie de la poésie baroque*, Corti.

²⁰ Claude Rabant, dans son article, *L'Onomatopée* relie la difficulté du séminaire *Les psychoses*, à cet entrecroisement de deux lignes de lecture de la forclusion. *Esquisses Psychanalytiques N° 15 p.211.*

²¹ E. d'Ors, *Du Baroque*, p.29.

²² *Du Baroque*, p.111.

Comment ne pas penser, ici, à l'univers du rêve, tel que Freud, dans la *Traumdeutung*, nous en dévoile les arcanes ?

Le rêve n'est-il pas, à sa façon, une création baroque ?

Le clivage du sujet, les nœuds borroméens du désir : « *je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* »²³, et même l'univers de la psychose, ne sont-ils pas autant de formations d'un inconscient baroque, que le style et la langue de Lacan visaient à nous faire éprouver et mieux reconnaître ?

Françoise DELBARY-JACERME.

Mars-Avril 2016.

²³ J. Lacan, *Séminaire 20 : Encore*, p.101.